

## Introduction

### « Pouchkine est Poutine » ?

#### Le théâtre de Marioupol

Les Russes qui ont attaqué l'Ukraine le 24 février 2022 ont bombardé et détruit le théâtre de Marioupol le 16 mars, alors que deux messages, visibles du ciel, indiquaient que des enfants y avaient trouvé refuge. Des sources évoquent près de 600 tués : des civils, pour la plupart des femmes et des enfants. Quelques mois plus tard, les Russes ont érigé autour des ruines du théâtre une structure métallique recouverte de bâches. Là encore, des photos ont circulé : des portraits figuraient sur ces bâches. Dont ceux, présents dans tant de salles d'écoles et de bibliothèques, de trois célèbres auteurs russophones du XIX<sup>e</sup> siècle : Pouchkine, Tolstoï et Gogol, et celui du poète ukrainien Taras Chevtchenko.

Certains Ukrainiens ont écrit y voir là « toute l'essence de la culture russe ».

#### Des appels à sanctionner la littérature russe

Dès le déclenchement de la guerre par le Kremlin, des Ukrainiens ont désigné la culture russe, et, en premier lieu, la littérature russe, parmi les responsables de cette attaque : cette littérature serait impérialiste, colonialiste et lourde de violences. Le 1<sup>er</sup> mars 2022, l'Institut ukrainien du livre a donc exigé un « boycott total et mondial des livres

russes » : « La propagande russe est imbriquée dans de nombreux livres, ce qui fait d'eux des armes et un prétexte pour cette guerre. »

Des cris de douleur se sont également fait entendre sur les réseaux sociaux. Par exemple, celui de cette jeune femme ukrainienne qui a écrit, après les effroyables massacres de Boutcha et d'Irpine, que « la Russie n'existe plus » – et l'absence de majuscule est chez elle volontaire : « La culture russe n'existe plus. Littérature, comme musique, comme cinéma, sont les racines d'un peuple. Ils ont rasé leur culture comme ils sont en train de raser les villes ukrainiennes. Ils se sont déracinés. La Russie, c'est un cadavre qui se décompose. Et qui pue. » Une autre a lancé : « Il n'y a plus de grande culture russe, littérature, cinéma, peinture, théâtre et ballet. Il y a un pays de monstres, de maraudeurs, de violeurs et d'assassins. Des sauvages qui n'ont pas leur place dans le monde civilisé ! » On peut être en désaccord, mais des Russes ont bien tué, violé, massacré en Ukraine où ils ont détruit des villes entières.

Dans la logique de ces accusations, de nombreuses œuvres d'écrivains russes ont été supprimées du cursus scolaire ukrainien. En outre, des statues de Pouchkine sont démontées dans toute l'Ukraine depuis le printemps 2022 : le poète serait partie prenante du colonialisme et de l'impérialisme russes. L'université Chevtchenko de Kiev a aussi ôté la plaque rendant hommage à l'écrivain Mikhaïl Boulgakov qui, né dans la ville, y a étudié, mais est désormais perçu comme ukrainophobe. L'Union nationale des écrivains d'Ukraine a même proposé de fermer le musée Boulgakov, installé dans la maison qu'il habitait.

Paradoxalement, cette mise en cause de la littérature démontre la place centrale que celle-ci tient dans l'identité russe, y compris aux yeux des Ukrainiens.

La dérussification semble désormais plus urgente que la désoviétisation, pourtant amorcée plus tôt, et elle est une réaction aux ravages russes. Lorsque les troupes russes se sont emparées de territoires ukrainiens, elles

ont détruit des livres en ukrainien et des lieux de culture – par exemple, le musée de la peintre Maria Primatchenko et celui du philosophe Grigori Skovoroda. Elles ont aussi volé des biens culturels – dont l’or scythe du musée de Melitopol – et ont vandalisé des monuments, criblant de balles, à Borodianka, près de Kiev, la statue de Taras Chevtchenko – l’un des classiques représentés sur les bâches du théâtre. Comme pour marquer leur territoire, elles ont accroché des affiches représentant Alexandre Pouchkine : à Kherson, une citation de celui-ci, décrivant la ville comme une partie de l’empire russe, donnait l’impression qu’il justifiait les monstruosité de 2022-2023. C’est pourquoi l’écrivain ukrainien russophone Andreï Kourkov a lancé : « Aujourd’hui, Pouchkine est Poutine. » Ce qui mérite réflexion.

L’Ukraine n’est pas le seul pays indépendant, jadis inclus dans l’empire russe et dans l’URSS, à avoir cette perception. Au printemps 2023, les autorités lettones ont également décidé de déplacer le monument de Pouchkine, érigé à Riga, ce qui a suscité l’indignation des partisans du « monde russe ». Cette notion hautement idéologique est au cœur de la propagande impérialiste du Kremlin : tous ceux ayant un lien même ténu avec la Russie appartiendraient, au-delà des frontières, à ce « monde russe ». Cela pourrait, soi-disant, justifier une attaque militaire, et explique pourquoi l’État russe finance copieusement les promoteurs de ce « monde russe » élastique.

En revanche, une spécialiste géorgienne de littérature a signalé sur sa page Facebook les affiches déployées par l’armée russe, « comme si ce n’était pas Poutine, mais Pouchkine, qui avait conquis l’Ukraine ». Et elle ajoutait : « C’en est un exemple très clair : la culture russe n’a pas aujourd’hui plus grand ennemi que l’État russe. »

En tout cas, les habitants de Kiev se débarrassent désormais de leurs livres en russe. Une librairie les recycle pour collecter de l’argent qui sera reversé à l’armée ukrainienne. Le front est également culturel.

## Une littérature criminelle ou une littérature en résistance ?

Des questions se posent donc : le contenu de la culture russe – de la littérature, en premier lieu – expliquerait-il, au moins en partie, l'agression contre l'Ukraine ? Cette littérature n'est-elle pas plutôt manipulée par un État qui se sert d'elle pour cacher et justifier ses crimes ? N'est-elle pas aussi, surtout, un moyen et une expression de résistance ? La dissidente Larissa Bogoraz qui avait eu le courage de manifester sur la place Rouge en août 1968, avec six ou sept proches, pour protester contre l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie expliquait en 1999-2000 que, contrairement à ce que beaucoup prétendaient, les dissidents de Russie n'avaient pas emprunté l'idée des droits humains à l'Occident dont ils étaient alors presque totalement coupés : « Sans doute nous venait-elle de la littérature russe classique qui véhiculait jusqu'à nous les valeurs humanistes du passé. Notre intelligentsia lisait Pouchkine et Tolstoï, et c'est ce qui l'a empêchée de s'effondrer complètement<sup>1</sup>. »

Déjà, dans ses mémoires, Evguénia Guinzbourg, historienne, universitaire et communiste, racontait comment, arrêtée sans raison en 1937 et condamnée à « dix ans de détention en isolement complet », elle se répétait un poème de Pasternak, qui l'aidait à tenir bon. Enfermée seule dans une cellule de la prison de Iaroslavl, sans livre dans un premier temps, elle se récitait des vers de Pouchkine pendant des heures. Parce que la prison était comble, une autre prisonnière a assez vite partagé sa cellule, et toutes deux ont eu accès à la bibliothèque : « La fin de la solitude. Demain, à la même heure, viendraient me retrouver Tolstoï, Blok, Stendhal et Balzac<sup>2</sup>. » Guinzbourg s'est d'abord replongée dans le roman de Tolstoï, *Résurrection* – et l'opposant russe Alexeï Navalny, détenu par la Russie poutinienne, a dit récemment que c'était son roman préféré – puis elle a redécouvert, entre autres, Dostoïevski, Tioutchev, Pasternak. Ce sont eux qui l'ont aidée, écrit-elle, à supporter deux années de

quasi-isolement et un séjour au cachot où, pour ne pas devenir folle, elle composait des vers et se répétait ceux « de Pouchkine, de Blok, Nékrassov et Tiouttchev<sup>3</sup> ».

## Un outil pour comprendre les Russes

Loin de ces nécessités, James Stavridis, ex-commandant suprême des Forces alliées (OTAN) en Europe, conseillait en juin 2015, dans la revue très sérieuse *Foreign Policy*, de se plonger dans la littérature russe qui, mieux que tout rapport de la CIA et toute recherche en science politique, permet, selon lui, de comprendre ce qui se passe en Russie : « Lisez Gogol, Dostoïevski, Tourguéniev, Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Soljénitsyne et Boulgakov. C'est là que vous trouverez vraiment comment les Russes pensent. »

C'est un fait. Et la coupure fondamentale qu'a marquée la révolution d'Octobre en Russie saute aux yeux : cette littérature s'articule, au XIX<sup>e</sup> siècle, autour de plusieurs « questions éternelles » – qui sont revenues, plus fortes que jamais, avant même la disparition de l'URSS – et, au XX<sup>e</sup> siècle, officiellement, autour d'une réponse unique – d'autres textes, clandestins et/ou publiés à l'étranger, complétant, voire démentant cette réponse. Cette rupture explique que deux approches très différentes – la première, thématique ; la seconde, chronologique et historique – aient été choisies dans les deux parties de ce livre, pour marquer aussi les antinomies fondamentales, essentielles, entre ces deux objets d'étude que sont la littérature russe du XIX<sup>e</sup> siècle et celle du XX<sup>e</sup> siècle.

L'étude de la littérature russe entre, pour l'essentiel, 1819 et 1991 permet d'y repérer la primauté des questions sociales, voire politiques, et d'en dégager des intrigues et des archétypes récurrents, avec des spécificités selon les époques. Oui, il est aussi question, dans ces œuvres, d'amour, d'amitié, d'enfance, de la famille ou des animaux ; du domaine perdu ou de l'appartement échangé ; d'argent, souvent ; du temps qui passe trop vite et de la vie en partie gâchée ; de l'existence de Dieu et

de l'influence exercée par le Diable. Et puis de vodka, de confitures et des différentes sortes de pain. Du thé surtout, très chaud, et parfois froid. Tout ne sera pas abordé dans ce livre : celui-ci entend dresser un panorama synthétique, mettre à jour certaines spécificités et poser les bases d'une réflexion sur la responsabilité de la littérature russe. Se voulant bref, il paraîtra très succinct aux spécialistes de celle-ci, mais il permettra à ceux qui la connaissent mal d'en avoir une vue générale et problématisée.

### Un sondage révélateur

L'écrivain Boris Akounine, le danseur Mikhaïl Barychnikov et l'économiste Sergueï Gouriev ont tous trois émigré d'URSS ou de Russie, et ils ont créé, dès mars 2022, le fonds « True Russia » (« la vraie Russie »). Appelant les Russes à s'engager pour les Ukrainiens victimes de la guerre, ils affirment que « la vraie Russie, c'est celle de Dostoïevski, Tolstoï, Tchékhov et Sakharov, et non l'État poutinien de la Fédération de Russie » : « La Russie n'est pas Poutine, et Poutine n'est pas la Russie. La vraie Russie, c'est nous. »

Soulignant à leur tour que « c'est la littérature qui aide le mieux à comprendre et à expliquer » ce pays, ils ont lancé un sondage sur les réseaux sociaux : « Quelle œuvre explique le mieux la Russie ? » Quatre textes étaient proposés : *Guerre et paix* de Tolstoï, *Crime et châtiment* de Dostoïevski, *Histoire d'une ville* de Mikhaïl Saltykov-Chtchédrine et *La Journée de l'opritchnik* de Vladimir Sorokine. Ce choix a de quoi dérouter un lecteur occidental qui connaît peu Sorokine et ignore le plus souvent Saltykov-Chtchédrine. Sans compter que, sur quatre titres mentionnés, trois datent du XIX<sup>e</sup>, et un de 2006 : la littérature du XX<sup>e</sup> siècle n'est pas citée comme susceptible d'expliquer la Russie actuelle.

Le résultat est plus étonnant encore pour un Français. *Histoire d'une ville* est à la première place, avec 39 %, suivie par *La Journée d'un opritchnik*, avec 34 % : les deux textes peu ou pas connus en Occident. Ils sont suivis

par *Crime et châtime* (19 %) et *Guerre et paix* (8 %). Certes, ceux qui lisent le site de « True Russia » ne sont pas représentatifs de la population russe, mais ils ont été 20 000 à répondre. Il s'avère que la hiérarchie des œuvres est très différente chez les Russes et chez les Français, et que ces derniers ignorent des textes jugés fondamentaux par les Russes.

Des sondés ont proposé d'autres textes – dont un a décroché « le prix du public », alors qu'il n'était pas mentionné dans la liste originelle : *Moumou*, de Tourguéniev, un récit qui a fait pleurer des générations de Russes, mais est, lui aussi, inconnu de la majorité des Français. Il est pourtant extrêmement révélateur et, ajoute « True Russia », « on ne peut plus actuel ». C'est donc avec quelques-unes de ces œuvres et leurs auteurs, et alors que l'armée russe multiplie les crimes en Ukraine, que nous allons essayer de comprendre, ce que la littérature russe nous dit de la Russie et des Russes.

## Notes

1. VAISSIÉ Cécile, *Une femme en dissidence – Larissa Bogoraz*, Paris, Plon, 2000, p. 92.
2. GUINZBOURG Evguénia S., *Le Vertige*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Roman », 1981, p. 196.
3. *Ibid.*, p. 210-213.